

# BRUXELLES PATRIMOINES



Numéro spécial  
**Journées du Patrimoine**  
Septembre 2018 | N° 028

Dossier **LE PATRIMOINE C'EST NOUS !**

DOSSIER

## MIGRATIONS ET PATRIMOINE

EXPLORER ET  
RECONNAÎTRE  
D'AUTRES  
BRUXELLES

**HANS VANDECANDELAERE**

HISTORIEN, AUTEUR, COLLABORATEUR DES  
CLASSES DU PATRIMOINE & DE LA CITOYENNETÉ



Tout Bruxelles ! Différentes nationalités sur un même passage pour piétons (photo de l'auteur).

*BRUXELLES POSSÈDE UN PASSÉ D'IMMIGRATION PARTICULIÈREMENT RICHE ET, DÈS LORS, AUSSI UN ABONDANT PATRIMOINE LIÉ À CETTE RÉALITÉ. IL NE SEMBLE TOUTEFOIS PAS SIMPLE DE LE VALORISER AUPRÈS DU GRAND PUBLIC. CELA EST DÛ EN PARTIE À LA FRAGMENTATION FORMELLE ENTRE PATRIMOINE IMMOBILIER, MATÉRIEL ET IMMATÉRIEL DONT LA COMPÉTENCE, JUSQU'IL Y A PEU, DÉPENDAIT DE DIFFÉRENTS NIVEAUX DE POUVOIR. Mais cet afflux constant de personnes originaires du monde entier a surtout conduit à une très forte diversité de la population bruxelloise et à un grand morcellement du paysage culturel. Aussi, chaque tentative de compréhension comporte-t-elle un risque d'appauvrissement de cette réalité hautement cosmopolite. Cet article ébauche brièvement l'histoire de l'immigration et se penche sur quelques-unes des manifestations les plus parlantes de cette multiculturalité : les lieux de culte, la culture culinaire et les restaurants, les quartiers et les lieux publics où les communautés se côtoient, les centres culturels et la vie associative. Enfin, il plaide pour la création d'un musée où tous les récits d'immigration pourraient être réunis et exposés, qui serait en même temps un centre d'étude et un lieu de rencontre pour tous les Bruxellois.*

Le Bruxelles qui émerge après la Seconde Guerre mondiale est une ville d'aspect nouveau, en partie composée des mêmes bâtiments, mais surtout peuplée d'autres habitants. Entre la basilique de Koekelberg et la forêt de Soignes circulent et vivent aujourd'hui quelque 170 nationalités différentes. Parfois, il s'agit d'un duo de Néo-zélandais égarés qui, à eux seuls, viennent enrichir les statistiques. Mais là s'arrête toute velléité de relativisation. En l'espace d'à peine 70 ans, Bruxelles a évolué, d'une ville principalement belge vers une ville cosmopolite<sup>1</sup>. D'après les chiffres du sociologue Jan Hertogen, 86,6 % de ses habitants en 2017 ont un passé d'immigration plus ou moins proche. 34,7 % d'entre eux possèdent un passeport étranger. Les 51,9 % restants se composent des nou-

veaux Belges et de leurs enfants<sup>2</sup>. Le cadre général de cette évolution d'après-guerre est bien connu ; nous en connaissons moins bien les nuances importantes.

Tout commence avec l'immigration ouvrière classique. L'industrie, les grands travaux d'infrastructure et la construction ont été les grands secteurs d'emploi qui se sont transformés en pôles d'attraction de travailleurs immigrés à Bruxelles à partir des années 1950. Certains sont arrivés dans le cadre d'accords bilatéraux entre États. La majorité d'entre eux sont arrivés à Bruxelles par leurs propres moyens et se sont fait régulariser très rapidement par un employeur. Fait remarquable, la Belgique, contrairement à la France et au Royaume-Uni, n'a jamais fait appel à ses (anciennes) colonies pour fournir de la main-d'œuvre.

Parallèlement, on observe l'arrivée d'un premier contingent de migrants hautement qualifiés liés au développement de la Communauté économique européenne (CEE) de même qu'une forte immigration estudiantine ; par exemple celle qui caractérise la communauté congolaise de première génération arrivée à Bruxelles dans les années 1950<sup>3</sup>. Les réfugiés complètent le tableau : les aristocrates polonais ont fait leurs valises face au communisme naissant et un premier convoi ferroviaire transportant des réfugiés albanais s'est arrêté en gare du Midi en 1956<sup>4</sup>.

La crise pétrolière de 1973 et la récession économique qui s'en est suivie marquent un arrêt du flux migratoire l'année suivante. La Belgique n'avait plus besoin de travailleurs immigrés et a cadencé

son marché du travail. À partir de ce moment, c'est le regroupement familial qui est devenu le principal vecteur d'immigration. Le séjour provisoire en tant que travailleur immigré s'est converti mentalement en désir de rester. Les travailleurs immigrés ont alors progressivement pris le nom d'immigrants. Bruxelles a vu partir son industrie, dans un premier temps vers la périphérie et, plus tard, vers les pays à bas salaires, entraînant ainsi la perte d'un grand nombre d'emplois peu qualifiés. D'autre part, le secteur des services n'a cessé de se développer et Bruxelles, devenue le siège de diverses organisations internationales, a vu arriver un flux d'immigrants hautement qualifiés. L'immigration en provenance du Japon et des États-Unis a ainsi enregistré des chiffres record. Mais chaque fois que l'Union européenne s'est agrandie, ce développement a entraîné aussi un afflux d'immigrants peu qualifiés en provenance de ces nouveaux pays. Les réfugiés continuent à nuancer l'immigration durant cette période. Les *boat-people* vietnamiens et les exilés chiliens fuyant le régime de Pinochet ont été accueillis à bras ouverts<sup>5</sup>.

La chute du mur de Berlin et l'implosion de l'Union soviétique ont marqué le coup d'envoi de la troisième grande période migratoire. La laborieuse transition d'un marché communiste vers un marché capitaliste a généré à Bruxelles un afflux en provenance des Balkans, de l'Europe de l'Est et de la Russie à partir des années 1990. En même temps, la mondialisation croissante et la démocratisation de l'information, de la communication et des transports ont rendu la migration plus facile et moins coûteuse. C'est ainsi qu'au cours des 30 dernières années, Bruxelles est devenue accessible depuis pratiquement tous les coins

du monde. La technologie a soudain permis à des Brésiliens vivant en bordure de la forêt amazonienne d'apprendre qu'il y avait des emplois vacants dans le créneau de la pose de panneaux Gyproc. Dans le courant des années 2000, ils se sont établis surtout à Saint-Gilles<sup>6</sup>.

Aujourd'hui, la population bruxelloise est non seulement multiculturelle, mais aussi très diverse sur le plan socio-économique (voir p. 132). On peut y rencontrer les petits-enfants des travailleurs immigrés, mais aussi des fonctionnaires européens, des expatriés travaillant dans des multinationales, des réfugiés, des sans-papiers, des très riches et des très pauvres. Ce qui s'est passé au fin fond des montagnes de Turquie avec les chrétiens et les Kurdes ou l'impact du Viêt-Cong communiste, vous l'apprenez à Bruxelles. Des témoins du génocide rwandais ou des descendants d'Alexandre Pouchkine, vous les trouvez tous à Bruxelles.

## LA PLURALITÉ DU PATRIMOINE DE L'IMMIGRATION

Il est toutefois étrange que la ville reflète si peu sa réalité cosmopolite sur le plan du patrimoine. La forte diversité est devenue une caractéristique fondamentale de Bruxelles. Si nous devons jeter un éclairage plus précis sur le patrimoine de l'immigration concerné, nous serions bien inspirés de le faire d'une manière aussi globale que possible, en tenant compte de quelques angles d'approche essentiels.

En 2014, on a célébré le 50<sup>e</sup> anniversaire des accords d'immigration avec le Maroc et la Turquie. Cela a donné lieu à quelques expositions passionnantes dans la capitale. Ce que nous oublions toutefois bien

vite lors de tels événements, c'est qu'ils ne couvrent en réalité qu'une fraction des nombreux récits de migration de ces communautés. Il n'y a en effet pas qu'un seul patrimoine marocain ou turc dans la ville. Pour parvenir à une image plus complexe, mais plus exacte, nous devons approcher les communautés sous des angles divers, de sexe, de générations, de degré de religiosité, de région d'origine, de diversité des motifs d'immigration ou de degré de scolarisation. Par exemple, le groupe des étudiants marocains qui s'est révolté en 1970 à Casablanca contre le roi Hassan II et a abouti à Bruxelles diffère fondamentalement de l'immigrant parti, à la même époque, des montagnes du Rif. Les uns étaient des réfugiés politiques, l'autre, un immigrant économique<sup>7</sup>. C'est ce kaléidoscope qui fait de Bruxelles une ville de cultures et de sous-cultures. Tous ces groupes donneront chaque fois naissance à leur propre forme de patrimoine.

À cela s'ajoute l'aspect de la haute mobilité notamment sociale. Certains quartiers ont vu leur composition changer radicalement en vingt ans de temps. Qui se souvient encore que Cureghem et le quartier entourant la place Bockstael à Laeken avaient une forte coloration sicilienne dans les années 1970<sup>8</sup> ? Il serait passionnant de dresser une cartographie de ce genre de patrimoine volatil et éphémère sur la base d'archives ou de rares documents visuels. Enfin, nous oublions souvent l'aspect hybride de l'immigration. Plus il y a de sous-cultures, plus la chance de combinaisons est grande. Bruxelles est, dans une large mesure, une ville de personnes ayant un passé de migration complexe. Cela peut aller loin : un Bruxellois dont le père est israélien, la mère, congolaise, et le grand-père, français. Les familles dans lesquelles les enfants gran-



**Fig. 1**  
Messages cachés dans le marketing de façade ethnique. Le toit de pagode chinoise en guise de symbole d'accueil dans un palais (A. de Ville de Goyet, 2018 © BUP/BSE).



**Fig. 2**  
Depuis les années 1980, les Bruxellois grecs jouent sur le penchant pour l'exotisme de leurs clients avec des statues de dieux et d'autres références à l'Antiquité. Restaurant le Parthenon, chaussée de Ninove 303, Anderlecht ([www.leparthenon.be](http://www.leparthenon.be)).

dissent en plusieurs langues sont d'ailleurs celles qui connaissent la plus forte croissance. Cette réalité hybride est, elle aussi, à intégrer dans notre récit sur le patrimoine de l'immigration.

À cet égard, Bruxelles possède d'ailleurs déjà un symbole qui fonctionne bien et intègre les immigrants et leurs descendants. Depuis 2000, la réalité multiculturelle, en tant que partie de l'identité bruxelloise, est célébrée tous les deux ans à l'occasion de la *Zinneke Parade*. « Zinneke » fait référence aux chiens errants qui fréquentaient jadis les abords de la Petite Senne. Plus tard, le terme a pris la connotation de bâtard, un Bruxellois avec du sang tant de l'intérieur que de l'extérieur de la ville.

L'idée est de proposer une approche large du patrimoine de l'immigration. Il s'exprime dans les arts, les traditions, les expressions culturelles, les récits et le patrimoine immobilier. Bien entendu, il est pour ainsi dire impossible de faire le tour de la question, mais ce serait déjà formidable si nous nous concentrons plus avant sur les endroits les plus visibles. La présence de com-

munautés d'immigrants à Bruxelles a rarement donné lieu de nouvelles constructions. Elles occupent généralement des immeubles existants qui sont transformés. Ces endroits deviennent ensuite porteurs de nouvelles significations et revêtent ainsi la qualité de patrimoine de l'immigration. Certains disparaissent après quelques années. D'autres survivent et prennent un statut de points de référence. Nous les connaissons tous : les restaurants, les commerces, les espaces religieux, parfois aussi les écoles ou des quartiers tout entiers qui sont liés à certains aspects de l'immigration. Mais connaissons-nous aussi leur histoire ? Quel contenu pouvons-nous leur donner ? Quelle est la valeur sociale plus large de ce patrimoine ? Quelques exemples concrets peuvent illustrer le propos.

.....

### L'AMOUR PASSE PAR L'ESTOMAC

L'étranger cesse d'être étrange dès qu'il est porteur de plus-values culinaires et artistiques délectables. Contrairement au patrimoine religieux, les traditions musicales et culinaires des immigrants ont

l'avantage de ne pas polariser. L'alimentation a un effet hautement cohésif. À cet égard, ces 70 années d'immigration ont été source d'une énorme variété culinaire à Bruxelles. Pizzas, pittas, lœmpias et poulet piquant sont devenus un patrimoine collectif. Cela mérite que l'on s'y arrête un instant.

Le poulet piquant est par exemple le résultat du savoir-faire des Chinois de première génération qui ont réinventé leur propre cuisine, surtout à Anvers, mais aussi à Bruxelles à partir des années 1960. Ils ont joué sur l'illusion de l'occidental, qui pensait que tout ce qui était exotique devait être piquant. Ou ils ont fait des expériences dans d'autres registres de saveurs, en inventant par exemple leur canard à l'orange, un plat exagérément doux pour les standards chinois. Dans la diaspora, le poisson a été débarrassé de sa tête et de ses arêtes et la viande, désossée. En Chine, ces opérations sont de véritables sacrilèges. Pour la cuisine chinoise authentique, il était encore trop tôt. Ce n'est qu'avec la troisième génération qu'on a vu s'installer près de la Bourse, en 2000, des restaurateurs qui servaient également des pieds de poulets, de



Fig. 3

La bibliothèque de l'*Istituto Italiano di Cultura*, rue de Livourne à Ixelles, aujourd'hui centre culturel italien mais vitrine de la politique de Mussolini durant l'entre-deux-guerres, sous le nom de *Casa de Italia* (photo de l'auteur).

la méduse marinée et des langues de canard au wok<sup>9</sup>. La même génération de restaurateurs chinois a également inventé le marketing de façade si caractéristique. Ils ont puisé leur inspiration dans l'ornementation clairement baroque de l'ancienne Chine impériale. Le toit de pagode à tuiles vertes au-dessus de l'entrée fut un succès retentissant (fig. 1). Vu de l'extérieur, il joue à nouveau sur l'illusion de l'exotisme. À un niveau plus profond, il recèle toutefois un symbolisme. À l'origine, les toits des palais ressemblaient à cela. En le collant contre la façade de banales maisons de rue à Bruxelles, l'intention des propriétaires était d'accueillir les clients comme dans un palais<sup>10</sup>.

Pour séduire les Bruxellois, les Grecs ont surtout utilisé tout un arsenal de références à l'Antiquité : colonnes, frontons et caryatides en plâtre combinés avec des représentations de Poséidon sur les murs. Si kitsch qu'ils soient, ils ont une certaine valeur patrimoniale. Ils incarnent l'esprit de toute une génération (fig. 2). La plupart des restaurants grecs avaient commencé comme cafés sans le moindre orne-

ment dans les années 1960 et 1970. Tout au plus décorait-on l'intérieur de quelques poteries ou d'un *bouzouki* ramené du village natal. Pour le reste, il n'y avait pas d'argent. La transition du café vers le restaurant a été progressive et presque imperceptible. Au départ, les Grecs ont associé les boissons avec des amuse-bouches. En Grèce, les plats de mezzes étaient constitués de produits qui ne nécessitaient à priori pas de réfrigérateur ni de four : olives, sardines salées, fromage de feta ou légumes frais. Il ne fallait pas être grand cuisinier pour reproduire cela dans un contexte d'immigration. Les mezzes ont par la suite été complétés par des plats à part entière et ce n'est qu'à partir des années 1980 que les restaurateurs ont disposé d'une assise financière suffisante pour helléniser leurs façades et leurs intérieurs bruxellois<sup>11</sup>.

Autre produit devant lequel nous passons chaque jour : le *night shop* pakistanais. Ce que l'on ne sait pas, par contre, c'est qu'au départ, une première génération travaillait comme ouvriers dans les criées d'Ostende ou dans les abattoirs d'Anderlecht. Le basculement vers

le petit entrepreneuriat n'est arrivé que plus tard et il s'est fait selon des étapes chronologiques précises. Tout a commencé avec des magasins de vêtements. Les magasins de nuit et d'alimentation ont suivi vers la fin des années 1980, puis les car wash et les stations-services. Le leitmotiv qui sous-tend toutes ces niches d'emploi, c'est que l'on copie à chaque fois ce que fait une autre famille<sup>12</sup>.

### DISSIDENTS OU EXILÉS, TOUJOURS MILITANTS

Les rideaux et les volets des salons bruxellois cachent de nos jours une solide portion d'histoire universelle. Des milliers de Congolais, d'Équatoriens ou de Kurdes sont attachés dans l'âme aux événements politiques de leur pays d'origine. Ce n'est pas nouveau. Plongez dans le passé et vous arriverez chez des Espagnols et des Portugais communistes, des Russes tsaristes et des Albanais nationalistes. Cet activisme politique laisse souvent des traces matérielles. Celles-ci sont fréquemment liées à des récits offrant un énorme potentiel, par exemple pour les professeurs d'histoire. Quelques communautés ont investi à Bruxelles et ailleurs en Belgique dans des centres culturels, lieux de rencontre pour les compatriotes ou de promotion pour la culture.

Le drapeau italien de l'*Istituto Italiano di Cultura* flotte, par exemple, sur la façade d'un bâtiment néo-classique avec porte cochère de la rue de Livourne à Ixelles (fig. 3). Il poursuit la même ambition que le *Goethe Institut* allemand et l'*Instituto Cervantes* espagnol. Mais l'immeuble est également un point d'ancrage historique de la présence italienne dans la ville. C'est également lui qui abritait, jadis, la *Casa de Italia*. Elle fut fondée en

1932, lorsque les géants industriels Fiat, Olivetti et le fabricant de pneus Pirelli achetèrent l'édifice à la demande du ministère italien des Affaires étrangères. La *Casa de Italia* avait pour visée de convaincre, par du théâtre et des cours de langues gratuits, les Italiens bruxellois de se rallier à la cause du Duce. Pendant la Seconde Guerre mondiale, on y a généreusement distribué des tickets de rationnement et fraternisé avec les nazis<sup>13</sup>. Comme souvent dans un contexte d'immigration, les clivages du pays d'origine subsistaient dans le pays d'accueil. Le drame italien de l'entre-deux-guerres s'est exprimé à Bruxelles par l'opposition entre les fascistes et les antifascistes.



**Fig. 4**  
La statue de Skanderbeg, héros des Albanais de première génération, sur le square Prévost-Delaunay à Schaerbeek (A. de Ville de Goyet, 2018 © BUP/BSE).

Les Albanais qui avaient fui leur pays et le régime communiste du dictateur Enver Hoxha ont opté, en 1968, pour l'érection d'une statue tout près du parc Josaphat. Il s'agit de l'effigie de Skanderbeg, un prince qui organisa la résistance contre les Ottomans au XV<sup>e</sup> siècle et devint ainsi le symbole du nationalisme albanais ultérieur (fig. 4). Les Albanais bruxellois possédaient ainsi un point d'appui matérialisant leur amour pour la patrie dans la diaspora. Il s'agissait pour la plupart de montagnards du nord du pays qui tenaient fermement aux traditions édictées dans le *Kanun*. Comme ce modèle était soumis à forte pression en Albanie et que l'on se trouvait, en Belgique, dans un environnement étranger, il était important de conserver ses habitudes et de préserver son identité<sup>14</sup>.

La liste des exemples est longue. Chaque année encore, les descendants des exilés russes organisent au Concert Noble un bal costumé à la façon du tsar Nicolas II. Vous pouvez ainsi trouver à Bruxelles d'une manière tangible des récits sur pratiquement tous les régimes du XX<sup>e</sup> siècle et leur impact sur les gens.



**Fig. 5**  
Un espace transformé en église orthodoxe syrienne, rue Jacob Fontaine 122 à Jette, avec des croyants originaires du Moyen-Orient et de Turquie (photo de l'auteur).

## MAISONS DE DIEU

Le patrimoine religieux est, bien entendu, un facteur de premier ordre. Bruxelles offre une invraisemblable diversité religieuse. En 2011, les adresses des églises anglicanes, protestantes, orthodoxes, catholiques et évangélistes remplissaient à elles seules un répertoire de pas moins de 71 pages A5 (fig. 5). Et c'est sans compter le judaïsme,

l'islam et le bouddhisme. Quels en sont les récits sociaux et institutionnels sous-jacents ?

La Mission catholique polonaise possède une chapelle dans la rue Jourdan à Saint-Gilles depuis 1980. Par manque de place, elle fut dédoublée dans l'église de la Chapelle. On peut y assister depuis des années à quatre offices polonais chaque dimanche. Mais l'église de



**Fig. 6**  
Orthodoxes russes en route vers leurs coreligionnaires grecs à Ixelles pendant le week-end pascal (photo de l'auteur).



**Fig. 7**  
L'église orthodoxe russe le long de l'avenue De Fré à Uccle. Un petit fragment de Moscou à Bruxelles (A. de Ville de Goyet © BUP/BSE).

la Chapelle remplissait également une importante fonction passerelle pour les Polonais sans papiers depuis 1990. Ils s'étaient frayé un chemin dans le monde bruxellois du nettoyage et de la construction et pouvaient s'y retrouver pour du travail, du logement et des problèmes de traduction. L'église était un lieu de rassemblement entre les Polonais installés et les nouveaux immigrants<sup>15</sup>. Cette église est d'emblée aussi un emblème de récupération pure et simple d'un patrimoine architectural existant, parfois même sans que l'on touche de quelque manière que ce soit à l'intérieur. De nombreuses autres églises ont ainsi bénéficié d'une deuxième vie, parce qu'elles ont été reprises en partie ou en totalité par

nouvelles communautés ethniques catholiques.

Mais il existe bien entendu aussi des lieux de culte d'autres groupes religieux qui ont construit, se sont appropriés ou ont adapté un édifice. Durant l'entre-deux-guerres, les Grecs et les Russes ont aménagé en chapelle deux hôtels de maître à Ixelles. Ils ont ainsi été à l'origine du développement de l'orthodoxie grecque et russe à Bruxelles (fig. 6). Dans la rue des Chevaliers, un groupe de nobles et d'officiers russes ultra-orthodoxes ont ensuite fait sécession par rapport à la chapelle d'origine pour poser, en 1936 à l'avenue De Fré à Uccle, la première pierre de leur propre église dédiée à Nicolas II et à toutes les autres victimes de la « vio-

lence bolchévique », grâce à des dons venus de toute l'Europe (fig. 7). Cette église avec sa flèche en forme de bulbe, a été construite sur le modèle de l'Église de la Transfiguration du Sauveur, non loin de Moscou<sup>16</sup>.

Des Bruxellois marocains, turcs et pakistanais ont commencé à faire la même chose à partir des années 1970. La communauté locale récoltait des fonds, achetait un ancien atelier ou le rez-de-chaussée d'une habitation et en transformait l'intérieur avec des carreaux en céramique, des tapis et un coup de peinture. C'est ainsi que sont nées les premières « mosquées cachées », c'est-à-dire des lieux de culte qui se remarquent à peine depuis la rue. Plus récemment, ce sont



**Fig. 8**  
Prières, chants et danses dans une ancienne entreprise de transformation de viande. L'église pentecôtiste de la rue Heyvaert à Anderlecht (photo de l'auteur).



**Fig. 9**  
L'*Economato Español* de la rue d'Argonne à Saint-Gilles, modeste témoin de la présence d'ouvriers immigrés espagnols jadis autour de la gare du Midi (photo de l'auteur).

les églises pentecôtistes brésiliennes et subsahariennes qui ont trouvé refuge dans d'anciens hangars du XIX<sup>e</sup> siècle dans la zone du canal (fig. 8). Et n'oublions pas, bien entendu, la Grande Mosquée de Bruxelles, installée depuis 1969 dans un ancien pavillon de l'Exposition universelle de 1897 dans le parc du Cinquantenaire et qui abrite également le Centre culturel islamique de Belgique.

## ..... QUARTIERS NATIONAUX

Indépendamment de certains édifices, des quartiers entiers peuvent parfois être liés à certaines communautés. Matonge est, par exemple, pour bon nombre de noirs africains, le lieu où la diaspora occupe un espace et d'où il est possible d'entretenir des liens avec les pays d'origine. Cela s'exprime par de petites entreprises de transfert d'argent, des agences de réservation de vols et un commerce ethnique relativement nombriliste. En 2011, la porte de Namur a encore été le théâtre de vives protestations anti-Kabila. Pour de nombreux Turcs, certains quartiers de Saint-

Josse-ten-Noode et de Schaerbeek jouent le même rôle, tandis que toute une frange de Portugais a trouvé refuge dans leur fief historique de la place Flagey, tout comme les « expatriés » ont peu à peu mis la main sur la « Place Lux » (la place du Luxembourg).

Lorsque nous recensons les rares reliquats de l'immigration espagnole autour de la gare du Midi, il est à peine possible de retracer combien, dans les années 1950, ce quartier a été un terminus pour les immigrants espagnols. Des pionniers courageux sont arrivés et y ont développé, des deux côtés des voies ferrées, l'infrastructure nécessaire à coup de magasins, d'établissements Horeca et de maisons d'accueil. Vous trouvez, par exemple, dans la rue d'Argonne deux exemples de patrimoine vivant : le café-restaurant *Asturias* et l'épicerie *Economato Español* (fig. 9). Au départ, le restaurant a été un premier lieu de séjour à Bruxelles pour des centaines de Galiciens et d'Asturiens. Deux Asturiens avaient transformé l'immeuble en une maison d'accueil avec une capacité totale de près de 40 personnes, rassemblées à trois

ou à quatre dans des chambres exigües dans les années 1950. Elles ne payaient qu'après avoir touché leur premier salaire. En 1962, l'*Economato Español* fut un des premiers du genre à Bruxelles et il est encore, jusqu'à ce jour, exploité par la même famille après une transmission de mère à fille. Les centres culturels pour Galiciens, Asturiens et Andalous étaient éloignés de quelques centaines de mètres à peine et dans le *Centro Garcia Lorca* communiste – aujourd'hui un hôtel trois étoiles sur l'avenue Fonsny –, on expliquait les raisons de la migration liées au régime ou l'on collectait de l'argent pour financer des grèves contre Franco<sup>17</sup>.

Certains quartiers peuvent également livrer un récit patrimonial hybride. La diversité devient très forte lorsque deux groupes se rencontrent et mettent en œuvre une activité qui leur est totalement propre. Dans les années 1980, de riches Libanais ont jeté les bases, dans la rue Heyvaert du quartier de Cureghem, d'un impressionnant commerce de voitures d'occasion opérant en consortium avec des Subsahariens<sup>18</sup>. Une rue plus loin,

mais aussi à Matonge, des entrepreneurs pakistanais se sont insinués dans le commerce alimentaire africain. Ils s'adjugent facilement 50 % de ces magasins. Ce ne sont que quelques exemples de la manière dont certains groupes s'approprient l'espace public et lui confèrent un nouveau « statut » et un caractère propre. Songeons par exemple aussi à la rue de Brabant ou aux marchés qui ont lieu tous les trois jours sur le site des Abattoirs d'Anderlecht (fig. 10).

### LA LONGUE ROUTE VERS LA VALORISATION

Cette attention au patrimoine de l'immigration confère un visage et un passé aux personnes. Elle trouve aussi sa pertinence dans une perspective sociétale plus large. Elle contribue au développement des connaissances en tant que préalable à la compréhension et au débat.

Il est bien sûr des initiatives qui élèvent ce patrimoine sur un piédestal. Des centres culturels tels que le KVS, Le Botanique ou La Monnaie offrent, par exemple, depuis belle lurette une tribune aux personnes avec un passé d'immigration. Mais globalement, cette ouverture est très laborieuse. Cela bloque à différents niveaux.

L'histoire de 70 années d'immigration vers Bruxelles ressemble à un puzzle de 1.000 pièces dont il en manque toujours 750. Les études existantes sur les carrières d'immigrants de certaines communautés comblent certes la brèche, mais elles sont en même temps extrêmement disséminées entre les universités, les rédactions de journaux et les centres de recherche. Une partie de ce travail scientifique dépérit et n'atteint pas le monde extérieur. Les choix de recherche sont



Fig. 10

L'entrée des marchés sur le site des Abattoirs d'Anderlecht, lieu de rencontre pour les Européens de l'Est dans les années 1990. Par la suite, la présence subsaharienne est devenue plus marquante. Paysages et sites en perpétuelle évolution (photo de l'auteur).

de surcroît particulièrement sélectifs. Ceux concernant les Bruxellois marocains et turcs sont nombreux. Pour le passé des Iraniens, des Roumains et des Portugais, il faut faire preuve d'opiniâtreté. Et en fin de compte, bien des communautés sont purement et simplement ignorées.

Outre un problème scientifique, il y a un problème institutionnel. À part quelques événements ponctuels, il y a d'une manière générale peu d'enthousiasme politique à mettre ce patrimoine en lumière. Bruxelles est aussi la ville où se rencontrent deux visions politiques. La Communauté flamande possède une plus longue tradition de reconnaissance des minorités. Du côté francophone, on a tendance à neutraliser tout cela. Parmi les jolies, mais rares initiatives, épinglons le Centre Bruxellois d'Action Interculturelle ou la tendance récente de *visit.brussels* à porter une plus grande attention touristique à des quartiers situés

hors du centre et d'y intégrer d'emblée le récit de la diversité bruxelloise.

Les associations des minorités proprement dites ont également leur responsabilité. Souvent, elles se sont repliées sur elles-mêmes ou manquent de moyens financiers pour partager leur savoir. Pourtant, il y a là un riche gisement. Le monde associatif grec est, par exemple, très riche à Bruxelles, mais aussi très morcelé. On y recense des associations de Thraces, de Macédoniens, de Crétois, de gens de l'Épire et du Péloponnèse. Même les Grecs jadis chassés de Turquie sont sur les rangs : les Grecs pontiques et ceux que l'on appelle les Constantinopolitains. Elles tentent de maintenir vivace le souvenir de l'immigration, mais luttent en même temps contre le désintérêt croissant de leurs propres deuxième et troisième générations.

La solution la plus adéquate reste cette unique proposition que l'on a vu pointer çà et là au firmament politique, pour re-disparaître aussitôt : un musée bruxellois de l'immigration. Nous pourrions imaginer un lieu prestigieux et un musée combinant une collection fixe avec un espace pour des manifestations provisoires et thématiques variées. Un musée qui fasse à la fois fonction de centre culturel et de lieu de rencontre, un endroit où des études seraient publiées, des débats menés et où il serait possible de déguster une cuisine du monde. Cela stimulerait l'image de Bruxelles comme creuset de cultures et ville de grande diversité.

*Traduit du Néerlandais*

## NOTES

1. Pour une tentative de raconter 70 années de migration récente à Bruxelles voir VANDECANDELAERE, H., *Bruxelles. Un voyage à travers le monde*, ASP Éditions, Bruxelles, 2013.
2. Jan Hertogen est un ancien chercheur de la KU Leuven et ancien consultant en recherche. Il publie sur [www.npdata.be](http://www.npdata.be), [www.npdoc.be](http://www.npdoc.be) et [www.getuigen.be](http://www.getuigen.be).
3. KAGNÉ, B., « L'immigration africaine. Diversité des trajectoires », *Agenda interculturel*, 188, Centre Bruxellois d'Action Interculturelle, 2000.
4. LAMBRECHTS, S., *Onderzoek naar de sociale geografie van de Poolse gemeenschap[pen] in Brussel*, thèse de master, *Vrije Universiteit Brussel*, 2006; PAUWELS, F., WETS, J., VANDEN EEDE, S., *Poolshoogte. Onderzoek naar de socio-economische positie van Poolse arbeiders in België*, Hoger Instituut voor de Arbeid, KU Leuven, 2007; VUERINCKX, T., *Gezichten van de tweekoppige adelaar: geschiedenis en identificatie van de Albanese gemeenschap in België*, thèse de master, KU Leuven, 2009; GJELOSHAI, K., « Qui sont les Albanais de Belgique ? », *Agenda interculturel*, 228, Centre Bruxellois d'Action Interculturelle, 2004.
5. GHEQUIÈRE, K., *Een zoektocht naar de verloren tijd. Etnische en religieuze markers bij de Suryoye en de katholieke Vietnamezen*, (thèse de doctorat) KU Leuven, 1996; CIETERS, Y., *Chilenen in ballingschap. Het migratieproces, de opvang en de integratie van Chileense ballingen in België (1973-1980)*, VUB-Press, Brussel, 2002.
6. GOÍS, P., *Évaluation des tendances migratoires brésiliennes et programme d'assistance au retour volontaire depuis certains pays de l'Union européenne vers le Brésil*, rapport de recherche, Organisation internationale pour les migrations, 2009.
7. OUALI, N., « Le mouvement associatif marocain de Belgique : quelques repères », in OUALI, N. (éd.), *Trajectoires et dynamiques migratoires de l'immigration marocaine de Belgique*, Academia Bruylant, 4, Louvain-la-Neuve, 2004.
8. LEMAN, J., *Van Caltanissetta naar Brussel en Genk. Een antropologische studie in de streek van herkomst en in het gastland bij Siciliaanse migranten*, Acco, Leuven, 1982.
9. PANG, C., « Reinterpreting Chinese immigrant food », in DÖRING, T., HEIDI, M., MÜHLEISEN, S., *Eating culture: the poetics and politics of food*, Heidelberg University Press, Heidelberg, 2003; HSU, H.P., *Chinatown or Asiatown? The Chinese entrepreneurship in the multiethnic precinct of Brussels*, thèse de master, KU Leuven, 2007; PANG, C., VANDECANDELAERE, H., *Draken aan de Beurs*, Erfgoedcel Brussel, VGC, Bruxelles, 2012.
10. VINCKE, E., « La mise en scène des restaurants exotiques », in SPINOY, M., *Bruxelles multiculturelle*, Bruxelles laïque, Bruxelles, 1996.
11. VANDECANDELAERE, H., *Bruxelles. Un voyage à travers le monde*, op. cit.
12. VANNESTE D., *Night-shops : pratiques et insertions économiques au cœur du commerce ethnique*, Academia Bruylant, 38, Louvain-la-Neuve, 2007 ; VANDECANDELAERE, H., op. cit.
13. MORELLI, A., « Italiens bruxellois », *Les Cahiers de la Fonderie*, 12, 1992 ; AUBERT, R. (éd.), « L'immigration italienne en Belgique. Histoire, Langues, Identité », *Collona di cultura e umanità*, 3, UCL et Istituto Italiano di Cultura, 1985.
14. VUERINCKX, T., *Gezichten van de tweekoppige adelaar: geschiedenis en identificatie van de Albanese gemeenschap in België*, thèse de master, KU Leuven, 2009.
15. KUZMA, E., « La communauté transnationale polonaise », *Agenda interculturel*, 280, Centre Bruxellois d'Action Interculturelle, 2010 ; SIEWIERA, B., « Les immigrés polonais sans documents », in LEMAN, J. (éd.), *Sans documents. Les immigrés de l'ombre. Latino-américains, Polonais et Nigériens clandestins*, De Bouck Université, Bruxelles, 1995.
16. MODEL, S., « Les églises orthodoxes russes en Belgique », *Culturen in contact: Russen in België (1800-2005)*, Koninklijke Vlaamse Academie van België voor Wetenschappen en Kunsten, 2005.
17. VANDECANDELAERE, H., *Midi del sur, Erfgoedcel Brussel*, VGC, Brussel, 2010.
18. ROSENFELD, M., « Le commerce d'exportation de voitures d'occasion entre Bruxelles et l'Afrique », in *Nouvelles dynamiques migratoires: activités régulières et irrégulières sur le marché du travail européen*, colloque international, Université de Nice, 2007.

## Migration & Heritage. Exploration and acknowledgement of different Brussels

Brussels has a particularly rich history of migration, so that a great deal of its heritage can be associated with this phenomenon. However, enabling as many people as possible to have full access to that heritage is far from being a straightforward matter. This is partly due to the formal separation of immovable, material and intangible heritage, which, until recently, were the responsibility of different authorities. Above all, however, it is the influx of people from all over the world that has led to the population of Brussels being so diverse today, and the cultural landscape so fragmented. As such, any attempt to encapsulate this situation runs the risk of impoverishing the city's cosmopolitan reality.

This article briefly outlines migration history in relation to Brussels and then examines some of the most tangible manifestations of this interculturality: religious buildings, culinary culture and restaurants, the neighbourhoods and public places where communities come together, and cultural centres and associations. Finally, the article calls for the creation of a museum where all the stories of migration can be brought together and displayed, and which can simultaneously serve as a study centre and meeting place for all the residents of Brussels.

## COLOPHON

### COMITÉ DE RÉDACTION

Stéphane Demeter, Paula Dumont,  
Murielle Lesecque, Griet Meyfroots,  
Cecilia Paredes et Brigitte Vander  
Bruggen

### RÉDACTION FINALE EN FRANÇAIS

Stéphane Demeter

### RÉDACTION FINALE EN NÉERLANDAIS

Paula Dumont et Griet Meyfroots

### SECRÉTARIAT DE RÉDACTION

Murielle Lesecque

### COORDINATION DE L'ICONOGRAPHIE

Cecilia Paredes

### COORDINATION DU DOSSIER

Stéphane Demeter

### AUTEURS/COLLABORATION

#### RÉDACTIONNELLE

Aurélie Autenne, Kristiaan Borret,  
Bruno Campanella, Michel  
Dechamps, Ann Degraeve, Stéphane  
Demeter, Paula Dumont, Ludo  
Gobin, Yves Hanosset, Claudine  
Houbart, Pascale Ingelaere, Serge  
Joris, Catherine Leclercq, Isabelle  
Leroy, Marc Meganck, Cecilia  
Paredes, Véronique Van Bunnan,  
Hans Vandecandelaere, Brigitte Vander  
Bruggen, Manja Vanhaelen, l'équipe de  
*visit.brussels*, Thierry Wauters

### TRADUCTION

Gitracom, David Kusman,  
Ubiqu Belgium NV/SA

### RELECTURE

Augusta Dörr, Martine Maillard  
et le comité de rédaction

### GRAPHISME

Polygraph'

### CRÉATION DE LA MAQUETTE

The Crew communication sa

### IMPRESSION

IPM printing

### DIFFUSION ET GESTION DES ABONNEMENTS

Cindy De Brandt,  
Brigitte Vander Bruggen.  
bpeb@sprb.brussels

### REMERCIEMENTS

Manon Boetman, Sophie Bouchard,  
Philippe Charlier, Alfred de Ville de Goyet,  
Jacques de Selliers, Farba Diop,  
Marie-Laure Lectef

### ÉDITEUR RESPONSABLE

Bety Waknine, directrice générale de  
Bruxelles Urbanisme et Patrimoine/  
Région de Bruxelles-Capitale,  
CCN – rue du Progrès 80, 1035 Bruxelles.  
Les articles sont publiés sous la  
responsabilité de leur auteur. Tout droit  
de reproduction, traduction et adaptation  
réservé.

### CONTACT

Direction des Monuments et Sites -  
Cellule Sensibilisation  
CCN – rue du Progrès 80, 1035 Bruxelles  
<http://patrimoine.brussels>  
[aatl.monuments@sprb.brussels](mailto:aatl.monuments@sprb.brussels)

### CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

Malgré tout le soin apporté à la  
recherche des ayants droit, les éventuels  
bénéficiaires n'ayant pas été contactés  
sont priés de se manifester auprès de la  
Direction des Monuments et Sites de la  
Région de Bruxelles-Capitale

### LISTE DES ABRÉVIATIONS

ACW – Association Campanaire  
Wallonne  
ADUB – Archives du Département de  
l'Urbanisme de la Ville de Bruxelles  
ARML – KULeuven, Centrale  
Bibliotheek, Universiteitsarchief, Fonds  
R.M. Lemaire  
AVB – Archives de la Ville de Bruxelles  
BUP/BSE – Bruxelles Urbanisme et  
Patrimoine/Brussel Stedenbouw en  
Erfgoed  
CIRB – Centre d'Informatique pour la  
Région bruxelloise  
IAF – Association internationale de  
Fauconnerie  
KIK-IRPA – Koninklijk Instituut voor het  
Kunstpatrimonium / Institut royal du  
Patrimoine artistique  
SPRB/GOB – Service public régional  
de Bruxelles / Gewestelijke  
Overheidsdienst Brussel

### ISSN

2034-578X

### DÉPÔT LÉGAL

D/2018/6860/031

*Dit tijdschrift verschijnt ook in het Nederlands  
onder de titel «Erfgoed Brussel».*



## Déjà paru dans Bruxelles Patrimoines

001 - Novembre 2011  
Rentrée des classes

002 - Juin 2012  
Porte de Hal

003-004 - Septembre 2012  
L'art de construire

005 - Décembre 2012  
L'hôtel Dewez

Hors série 2013  
Le patrimoine écrit notre histoire

006-007 - Septembre 2013  
Bruxelles, m'as-tu vu ?

008 - Novembre 2013  
Architectures industrielles

009 - Décembre 2013  
Parcs et jardins

010 - Avril 2014  
Jean-Baptiste Dewin

011-012 - Septembre 2014  
Histoire et mémoire

013 - Décembre 2014  
Lieux de culte

014 - Avril 2015  
La forêt de Soignes

015-016 - Septembre 2015  
Ateliers, usines et bureaux

017 - Décembre 2015  
Archéologie urbaine

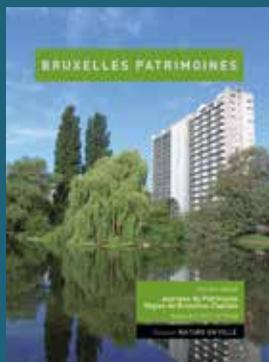
018 - Avril 2016  
Les hôtels communaux

019-020 - Septembre 2016  
Recyclage des styles

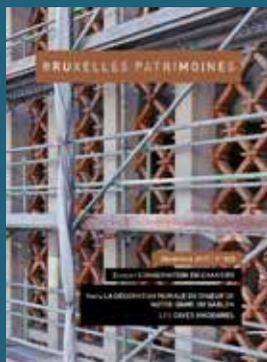
021 - Décembre 2016  
Victor Besme

022 - Avril 2017  
Art nouveau

## Derniers numéros



023-024 - Septembre 2017  
Nature en ville



025 - Décembre 2017  
Conservation en chantier



026-027 - Avril 2018  
Les ateliers d'artistes

2018   
EUROPEAN YEAR  
OF CULTURAL  
HERITAGE  
#EuropeForCulture



urban  
.brussels 

URBAIN BRUXELLES URBANISME ET PATRIMOINE  
BRUSSEL STEDENBOUW EN ERFGOED

10 €



ISBN 978-2-87584-166-7